LE COUTEAU

Voici ce que me racouta mon ami Paul Vernier, tandis que, assis sur la terrasse du Casino à Luchon, nous écoutions, devant le décor lunaire des glaciers, la musique lointaine.

—Oui, mon cher, je ne peux plus entendre une valse sans penser aussitôt à Venasque, à cette curieuse et farouche citadelle de l'Aragon, qui, au cœur même des Pyrénées, et à quelques heures à peine de la frontière, semble garder intactes les mœurs sanglantes d'autrefois, à cette cité de guerre, de rêve, ignorée des touristes et pleine des souvenirs d'un passé glorieux. J'y fus l'an dernier le héros involontaire d'une aventure.

Je venais de passer huit jours à la chasse à l'isard dans la sombre vallée de Malibierne, dont le nom, comme vous savez, signifie "mauvais hiver". J'avais avec moi un guide, très vieux mais encore vert, appelé Simon.

Vous connaissez, pour l'avoir éprouvée, la griserie des sommets, l'ivresse des longues marches et la joie surtout de se mouvoir librement dans la nature. Dormir tout habillé sous un arbre, boire avec l'eau pure des sources la vie confuse des plantes, ce sont là des voluptés qu'on ne goûte point dans les plaines où l'existence est fade, à force d'être facile. A la longue pourtant, le spectacle énerve, la solitude effraie. Un moment vient où il faut aller vers les lumières se mêler aux hommes. Si différents de nous, ce sont quand même des frères nés pour le même destin, animés des mêmes passions, et qui portent le même fardeau de misère et de joie. Mon compagnon ayant proposé de descendre à Venasque, j'acceptai avec plaisir et nous partîmes au petit matin car l'étape était longue.

Nous arrivâmes à la nuit tombante. L'entrée subite dans le sombre couloir de la rue, l'hostilité des murs épais, l'accueil maussade des choses disposées au repos, tout cela succédant à une semaine de liberté, me troubla et j'en vins un instant à regretter la nature qui reçoit si bien tous ses enfants. Il fallait trouver un gîte cependant. Nous frappâmes à la porte de l'unique auberge, la "Casa san Nimi."

Des voix fraîches nous répondirent :

—Teresita !

—Mamma !

—Franceses !

En même temps, une tête rieuse paraissait au bord de la rampe. Nous montâmes, un peu gênés à l'idée de paraître, dans notre rude accoutrement, devant une femme. C'est qu'elle était charmante, Teresita, blonde, les cheveux fous échappés du foulard écarlate et la poitrine barrée d'un tablier à bavolet muni de deux poches trop petites pour ses mains de poupée. Elle nous apparut comme la fée radieuse du bon gîte. Elle s'empressa, s'informa de notre santé. Et pendant que nous plongions nos cuillères de bois dans la soupe fumante, nous ne pouvions détacher nos yeux de la jeune fille qui nous regardait sans dire un mot.

Le lendemain nous fûmes réveillés par le vacarme de la sérénade. Une douzaine de musiciens, prévenus de notre arrivée, étaient venus, selon l'usage, nous souhaiter la bienvenue. Un moment après nous visitions la ville avec ses maisons armées de ferrures finement ciselées, ses arcades pleines d'ombre. Puis comme c'était le jour de l'Assomption, nous nous rendîmes à la grand-messe où nous avait conviés un pli cacheté de l'alcade, don Miquel Esteban Ferras.

Or, comme nous musions par les rues, un cigare aux dents, des voix nous appelèrent :

—Franceses ! Franceses !

Trois têtes nous souriaient de la fenêtre. Nous montâmes. Il y avait là un guitariste qui jouait, assis sur une table, et des carabiniers en tunique bleue qui mangeaient des piments rouges dans des assiettes vertes.

Les jeune filles se levèrent, et familièrement :

—Il y a un bal tantôt, y viendrez-vous, cavaliers ?

—Sans doute, si vous y êtes senoritas !

Nous restions troublés par la dignité de leur maintien. Elles avaient envie de s'amuser. Et rien dans leur franc regard ne trahissait ce je ne sais quoi de tendre et de perfide qu'on lit dans les yeux des femmes de France.

Il faut vous dire que la gaîté en Espagne ne ressemble pas à la nôtre. Elle n'a pas cette franchise, cette bonhomie qui rendent si attrayantes nos fêtes populaires. Chez nous, on va au bal pour voir les camarades, boire et chanter. Là-bas, on danse. On ne chante pas, on ne boit pas : on danse éperdument, férocement, silencieusement. Ce peuple pauvre et fier, que les plus grands malheurs n'ont pu abattre, ne connaît que les plaisirs violents, et sa musique est ardente et triste, ainsi que son âme.

Aussi n'y a-t-il point d'ornements dans la salle. Imaginez une vaste pièce carrée, aux murs nus, à peine éclairée par quelques lumignons fumeux. Pas de chaises, un banc pour les musiciens. Ici, comme à l'église, les sexes sont d'ailleurs séparés.

La foule était compacte. On voyait des blouses écarlates et des feutres gris, des foulards jaunes et des ceintures violettes. Les Catalans portaient le long bonnet de laine éclatante tiré jusqu'aux oreilles et rabattu en visière sur le front. Les Aragonais, la tête enserrée dans un foulard rouge, avaient le large sombrero à pompons de velours noir. Tous, la culotte courte et la veste de ve ours à larges parements ouverte sur la chemisette bleue frangée d'un galon blanc.

Dès qu'il nous aperçut, le chef des musiciens s'avança vers nous avec une révérence, et se tournant vers ses compagnons, il cria d'une voix retentissante :

"La jota aragonese !....

Et tous attaquèrent la fiévreuse mélodie. Les doigts élargis sur le bois clair des plates guitares, joints à la pincée sur le bois sombre des mandolines ventrues, déchaînèrent un tumulte. Alors les hommes se jetèrent sur les femmes, les enlacèrent et, sans un mot, se mirent à faire le tour de la salle, en toupies, rasant les murailles. Bientôt le cercle fut complet. Le jeu tremblant des lumières ne me montrait plus que des visages blafards, des yeux brillants. Puis le rythme s'accentua au milieu des "Olle ! Olle !" devint une galopade effrénée jusqu'à l'accord final prolongé en trémolo sur les cordes vibrantes.

Les couples brusquement se séparèrent et le silence retomba.

Il est impossible de rester indifférent devant un tel spectacle, d'entendre sans frémir cette musique qui fait grincer les nerfs et retourne le cœur. Elle arrive à n'être plus une musique, mais une clameur, un assemblage de sons, à la fois barbares et raffinés, qui semble contenir en ses accents toute la joie et toute la mélancolie du monde. Et je demeurai troublé au milieu du vacarme, montagnard ébloui d'avoir vécu parmi les neiges éternelles.

J'avais remarqué dès mon entrée une jeune fille, prodigieusement belle, qui seule dans un coin ne semblait pas prendre part à l'allégresse générale.

—Celle-là, me dit un musicien, c'est Juanita, la plus riche héritière du pays. Son père a fait sa fortune dans le commerce des mules avec la France. Elle attend son fiancé Sébastian qui tarde, et c'est pourquoi elle est triste.

Il ajouta un moment après :

—Tenez, le voici précisement qui arrive.

Et il me désigna du doigt un jeune homme. C'était un grand gaillard, nerveux et souple. Il avait la figure soigneusement rasée, un nez droit dont les narines battaient, des lèvres minces comme un fil. Il s'avança d'un pas cadencé, touchant à peine le sol, et quand il eut salué et baisé la main de sa dame, il rejeta d'un geste noble sa cape noire. Alors il apparut, élégant et fin, dans son somptueux costume. Elle était brune. Les cheveux luisants, plaqués en bandeaux sur son front, élargissant le haut de sa tête, rendant ses yeux plus sombres et son teint plus mat. On distinguait sa bouche qui paraissait saigner dans son visage pâle, comme la rose piquée dans son chignon mouvant. Et de toute sa personne, indolente et grasse, montait un parfum étrange.

Une idée me traversa l'esprit, une envie de l'approcher, de lui parler. Je demandai :

—Puis-je l'inviter à la valse ?

—Dame ! elle ne danse qu'avec son promis, c'est l'usage. Vous êtes un étranger ; on fera peut-être une exception en votre faveur.... Prenez garde seulement ; il est terriblement jaloux !

Je connaissais pour l'avoir éprouvée la violence des Espagnols. Mais j'arrivais de la montagne avec toutes les audaces. Je résolus de tenter l'aventure, prêt à me retirer en cas d'insuccès. Je m'avançai donc. Elle sourit et, se tournant vers son compagnon, le consulta du regard. Trop fier pour refuser il fit un signe qui signifiait "oui." Et nous partîmes.

La valse éclatait en fanfare. Elle, se liait à mon bras, si légère que je la sentais à peine ; je la tenais du bout des doigts, la main posée à plat sur sa taille ronde. Ce fut un jeu frivole et sérieux qui me révéla des voluptés inconnues. Je compris pour la première fois l'ivresse des danses. Nulle convoitise, nulle basse envie ne brillaient dans son franc regard. Seulement elle avait la face blême, la poitrine haletante et ses yeux, grands ouverts, n'étaient plus sous leur cernure de bistre qu'une tache noire qui chavirait dans du blanc.

Un démon sans doute me poussait. Je sollicitai la suivante. Elle accepta non sans interroger le jeune homme, qui, pour toute réponse me lança un dédaigneux sourire. Cette fois ce fut un délire. Nos mouvements, mieux combinés, se haïent étroitement nous n'avions plus qu'un corps à nous deux. On faisait cercle autour de nous. Bientôt nous fûmes seuls au milieu de la salle. Les hommes avaient pris leurs guitares — chacun possède la sienne là-bas — et assis en tailleurs sur le plancher, piquaient à pleins doigts les cordes tendues, tandis que les femmes, avec des cris gutturaux, marquaient la mesure en claquant des mains.

A l'écart, debout contre le mur, Sébastian nous observait, la cigarette au coin de la lèvre. Son attitude, qui jouait l'indifférence, déguisait mal une fureur grandissante et ses yeux aigus, obstinément fixés sur les miens étaient chargés d'éclairs. Je devinai le danger, je voulus m'arrêter, mais elle m'encourageait, heureuse, dans son obscur instinct de faire souffrir celui qui l'aimait.

Lorsque je regagnai mon banc, Simon me dit à l'oreille :

—Prenez garde, monsieur, l'affaire va mal tourner.

Je répondis en riant :

—Bah ! laissez-moi faire. Eh ! quoi, vous auriez peur, vous l'intrépide chasseur d'ours !

—Les ours, monsieur, sont parfois meilleurs que les hommes... Songez que nous ne connaissons personne ici, que nous sommes en Espagne, seuls, sans armes. Gare au couteau !

—Le couteau ! Allons donc, pour un simple amusement.

—N'empêche qu'il vaudrait mieux mettre fin à ce jeu dangereux.

Je haussai les épaules. D'ailleurs, j'étais trop bien parti pour reculer. Je ne voulais pas lui ravir sa fiancée à ce garçon, mais j'étais heureux de lui prouver qu'on sait se tenir en France. Puis les autres me poussaient, jaloux de lui au fond, et contents d'éprouver, aux dépens d'un inconnu, la violence de son caractère.

Or, comme je passais auprès de Sébastian, j'entendis une voix.

—C'est ainsi que tu laisses ta promise danser avec un étranger Tu es un lâche.

—Oui, tu es un lâche, reprirent d'autres voix plus impérieuses.

Il se redressa tout à coup, fouetté par l'injure.

—Ah ! tu prétends que je suis un lâche. Pedro et toi aussi Giuseppe. Eh bien ! vous allez voir si je suis un lâche.

Et, avant qu'on ait pu le retenir, il disparut.

—Maintenant, il ne nous reste plus qu'à filer souffla Simon. Croyez-moi !

—Partir en ce moment, répondis-je avec humeur, ce serait fuir. Il est trop tard. Et puis qui sait s'il ne m'attend pas dans la rue ! J'ai fait une folie, tant pis pour moi, j'irai jusqu'au bout. Je ne suis pas un enfant, et je saurai lui prouver qu'un Français, pas plus qu'un Espagnol, ne recule devant le danger.

—Je vous en prie, monsieur, pas de sot amour-propre, implorait le guide.

Je le regardai en face.

—M'abandonneriez-vous au moment critique, mon ami ?

Il me serra la main de toutes ses forces et déclara simplement :

—Je resterai !

Il y eut un silence, ce lourd silence avant-coureur des drames où l'on entend monter les pensées de chacun, tendues, crispées par une attention commune. Les musiciens avaient attaqué une valse.

Personne ne dansa. On ne parlait plus. Les femmes n'osaient sourire, habituées aux querelles sanglantes, et les hommes m'observaient de loin, sans haine, mais sans pitié.

Quant à moi, je n'avais pas peur. On est toujours brave quand il le faut. Subitement dégrisé et comprenant enfin l'importance que pouvait prendre à ses yeux une gaminerie que je croyais sans portée, j'étais redevenu conscient de mon devoir. Et j'attendais, plein de force et de résolution.

La porte s'ouvrit enfin. Sébastian parut. Il s'avança vivement dans l'espace demeuré vide au milieu de la salle et s'arrêta. Il portait un costume sombre, sans ornements ; à sa ceinture de laine, brillait le manche finement travaillé d'un couteau. Je ne pus m'empêcher d'admirer la noblesse de son attitude : ce paysan avait décidément l'allure d'un gentilhomme.

Il jeta un regard circulaire sur ses compagnons, comme pour les prendre à témoin. Puis, s'adressant à moi :

—On a prétendu tantôt que j'étais un lâche. On ne connaît pas Sébastian. Le Français, qui est notre hôte sacré, a cru qu'il pourrait se jouer impunément de l'orgueil d'un Espagnol. Il s'est trompé.

La voix nette, relevée d'un fort accent, coupait les phrases par paquets lourds comme des pierres. Je fis un geste pour parler, il m'imposa silence

—Il ne s'agit ici que de moi. Vous allez voir si je suis un lâche.

Alors, il posa sur la table sa main gauche, frémissante, et brandissant son couteau, il y enfonça d'un seul coup, jusqu'à la garde, la lame effilée. Un frisson d'épouvante courut dans l'assistance, mais debout, tandis que seule, apparaissait, au-dessus de la paume crucifiée, mêlée au sang des veines rompues, l'étincelante poignée rehaussée d'or et de pierreries.

Paul conclut :

—Voilà mon histoire de Venasque. Vous comprendrez maintenant pourquoi je ne puis entendre une valse sans frémir.

Comme nous nous levions pour partir, un murmure de voix joyeuses nous fit tourner la tête. C'étaient des jeunes filles qui se rendaient au bal. Elles étaient jolies, fraîches, pimpantes, sous leurs pèlerines claires. L'une demanda :

—Eh bien ! Monsieur Vernier, à quand cette mazurka promise ?

Il s'inclina et répondit :

—Excusez-moi, mademoiselle, je ne danse plus.

Son Epée.

Dans l'ombre qui s'épaississait autour de lui, il voyait approcher enfin la Mort libératrice. Par un effort suprême de cette volonté qui, vingt années durant, avait courbé l'humanité, il parvint à abstraire son esprit des tortures qui déchiraient son corps. Il refoula l'agonie commençante; pour quelques heures encore, il fut lui même. Ce qu'il possédait à présent, lui qui avait possédé l'Europe, disposé des trônes, distribué les peuples, il le partagea entre ceux qu'il avait le mieux aimés. C'étaient des vêtements, du linge, quelques bijoux de souvenir et d'usage, son nécessaire, ses armes : un bagage qui eût tenu dans sa cantine de lieutenant. Tel est maintenant l'héritage qu'il laisse à son fils.

D'argent point. L'argent, il le distribue à ses compagnons, à ses serviteurs, à ceux qui ont protégé son enfance et sa jeunesse, à ses frères d'armes, aux proscrits qui ont souffert pour sa cause, aux villes que l'invasion a ruinées, "aux officiers et aux soldats qui, depuis 1792 à 1815, ont combattu pour la gloire et l'indépendance de la nation". Pour récompenser ces dévouements qu'il se reproche d'avoir trop peu reconnus, il recherche jusqu'aux créances aléatoires et douteuses ; il fouille ses souvenirs, il rappelle toutes ses ressources ; il reprend aux gens ce que jadis il leur donna. Jamais il ne trouve les sommes assez grosses et les dons assez amples pour les égaler à sa gratitude. Il se berce du rêve qu'il est riche, qu'il dispose encore de ses trésors qu'on lui vola. Pour donner davantage, il se fait rapace et se rend avare, tant les misères qu'il ne peut soulager attristent et peinent son cœur.

Mais de l'héritage qu'il destine à son fils, il ne distrait rien : c'est son souvenir et sa gloire. Pour se rendre visible à ses yeux touchable à ses mains, pour que l'enfant devenu homme voie réellement son père se dresser devant lui, pour qu'au moins il sache comme a été physiquement son père, il lui lègue ses vêtements, ses uniformes, ses bottes, ce qui, porté par lui, a pris et gardé la forme de son corps, ce qui annonce et révèle ses habitudes, ce qui recoffite ses sentiments, les tabatières dont il se servait, l'argenterie et la vaisselle dans laquelle il mangeait, les miniatures qu'il portait avec lui, les livres qu'il lisait—avant toutes choses, il lègue ses armes et d'abord "son épée, celle qu'il portait à Austerlitz".

Cette épée est un symbole. Celui qui la portait à son côté comme le signe du suprême commandement, n'eut jamais, dans ces batailles dont seuls les vaincus vont tantôt célébrer le centenaire, à la tirer du fourreau et à la brandir sous le soleil. Mince et courte, elle l'eût mal défendu et se fût brisée au premier choc ; mais si fine et si légère fût-elle, elle pesa plus aux balances de la victoire que tout le bronze de ces canons dont fut fondue la colonne triomphale. Devant la matière brutale, elle fut l'esprit. Devant la force aveugle, elle fut l'idée. Instrument de la lutte héroïque, un contre cent, que le soldat de la Révolution soutint contre l'Europe ameutée, elle apparaît auréolée de gloire et vers elle les figures pensives des Victoires anciennes tendent leurs palmes d'or.

Peu importe comme elle était faite, cette épée. Napoléon n'avait point commandé qu'elle fût longue de quatre-vingt-six centimètres ; il n'avait point ordonné les emblèmes qui la distinguent. Ce n'est pas lui qui, sur la lame en carreiet, a fait disposer ces têtes de sanglier et de cheval et ce B qui signifie plutôt Biennais que Bonaparte ; ce n'est pas lui qui, sur la garde en or, a imaginé qu'on ciselât au pommeau un casque et un hibou, au milieu de la poignée la tête d'Alexandre coiffée d'une peau de lion ou d'un casque, sur la coquille la tête de César, au quillon une tête de lion ; c'était affaire à Biennais, orfèvre du Premier Consul, comme la garniture du fourreau à palmettes, le bouton à la tête de cheval, le bout à soleil encadré ; mais lui, il a fait graver sur la lame : "Epée que portait l'Empereur à la bataille d'Austerlitz 1805", et là c'est affaire à lui.

Par cette ligne gravée, cette épée est devenue le trésor le plus précieux qu'il possédât ; c'est sa gloire, et c'est cette gloire qu'il lègue à son fils.

Par l'article II de l'état A joint au Testament et rédigé le 15 avril 1821, l'Empereur a chargé le comte Bertrand, son grand maréchal, "de soigner et de conserver ces objets et de les remettre à son fils lorsqu'il aurait seize ans".

Vingt jours plus tard, la mort fit son œuvre. Les compagnons de l'Empereur regagnèrent l'Europe et plus tard la France. En 1827, certains des exécuteurs testamentaires essayèrent de pénétrer jusqu'au fils de Napoléon et de lui remettre les objets dont ils avait reçu le dépôt. Le fidèle Marchand, persévérant jusqu'à la fin dans ses démarches pour remplir "les dernières volontés de l'Empereur, son maître", tentait encore, le 18 mars 1832, d'approcher du Prince, dont l'Autriche avait fait un bâtard. Le 22 juillet, Napoléon II expira.

Marie-Louise qui, depuis 1821, réclamait au nom de son fils l'argent dont l'Empereur avait disposé en faveur de ses compagnons et de ses soldats, allait elle, comme héritière de son fils, et en vertu de la loi autrichienne revendiquer les objets mobiliers que l'Empereur avait confiés à l'abbé Vignali, aux généraux Bertrand et Montholon, à Marchand, à Noverraz et à Saint-Denis ? On peut le croire et Marchand, dont la délicatesse scrupuleuse s'alarmait facilement écrivit au roi Joseph qu'il se tenait obligé de restituer à l'Impératrice Marie-Louise le dépôt dont il était nanti et qu'elle lui avait déjà réclamé. Toutefois il demandait d'abord les ordres du chef de la famille Bonaparte.

Une telle restitution eût entraîné la remise aux mains de la duchesse de Parme et du général Neipperg, son chevalier d'honneur, son ministre et son amant, des souvenirs les plus précieux qu'eût laissés l'Empereur, ses décorations et surtout ses armes. Le roi Joseph enjoignit à Marchand de garder le dépôt qu'il avait reçu et chargea l'avocat Patorni de consulter sur la question de droit le barreau de Paris. Les avocats les plus illustres s'empressèrent à fournir leur avis : Odilon Barrot, Paillet, Philippe Dupin, Chaix d'Est-Ange, Crémieux, Delangle, Moulin, Hennequin, Colmet d'Aage, Jullivet, Parquin, quantité d'autres, tinrent à honneur de protester et, dans un mouvement irrésistible et unanime, ils déclarèrent, avec Philippe Dupin, que "les dépositaires des armes de Napoléon devaient placer ces armes dans un monument français, par exemple aux Invalides, où les grands souvenirs militaires trouvent une si noble place, ou dans le palais de la Légion d'honneur, création du Grand Capitaine."

Joseph, en réponse, écrivit le 28 août 1833 : "Que les armes soient, sans nul intermédiaire, appendues à la Colonne nationale par le général Bertrand et confiées à la garde du peuple de Paris." A ce moment, la France entière était convaincue que si, quelque jour, les cendres de l'empereur revenaient de la prison anglaise, ce serait sous la Colonne qu'elles seraient déposées.

Faut-il rappeler que ce vœu, exprimé en 1840, dans des milliers de pétitions, fut rejeté par les trois cents avocats que Victor Hugo a flétris dans la "Deuxième ode à la Colonne".

.....

Ainsi, dans une cage anglaise
Tant de pleurs amers dévorés,
Cette incomparable fortune,
Cette gloire aux rois importune,
Ce nom si grand, si vite acquis,
Spectre unique, exil solitaire,
Ne valent pas six pieds de terre
Sous les canons qu'il a conquis !

Sous la colonne, sur ce tombeau, l'épée de Napoléon eût été bien à sa place : elle devait y être aussi bien aux Invalides. Ce ne fut qu'après des incidents qui ne firent point honneur au général Bertrand. Le chef de la famille Bonaparte, le roi Joseph, avait chargé Bertrand de remettre, "de sa part", l'épée de l'empereur au maréchal Moncey, gouverneur des Invalides. Bertrand prétexta, pour en disposer en son propre nom et selon sa fantaisie, ainsi que des autres objets dont il était dépositaire, une phrase qu'il prétendit lui avoir été dite par Napoléon à Saint-Hélène, et qui ne pouvait, en aucun cas annuler les dispositions du testament. Mais les Bonaparte étaient proscrits ; Louis-Philippe régnait, et le général Bertrand, député de l'Indre, s'était déclaré à la tribune "un ami sincère de la monarchie de Juillet". Le 4 juin 1840, il vint aux Tuileries, déposer, "en son propre nom", l'épée de l'empereur entre les mains de Louis-Philippe. Le roi Joseph et le prince Louis-Napoléon protestèrent avec énergie, mais les exilés ont tort.

Du moins, lorsque, le 15 décembre suivant les cendres furent reçues aux Invalides, immédiatement après la remise du cercueil par le prince de Joinville, le maréchal Soult, duc de Dalmatie, présenta au roi l'épée impériale que le général Alhalin, ancien officier d'ordonnance de l'empereur, portait sur un coussin, et le roi, la remettant au général Bertrand, dit : "Général, voici l'épée d'Austerlitz; déposez-la sur le tombeau de l'empereur Napoléon Ier."

Après la cérémonie, l'épée fut confiée au maréchal Moncey qui, par un ordre du jour, l'annonça à ses vieux compagnons : "Au moment, disait-il, où votre gouverneur a recueilli le glaive que tant de victoires ont immortalisé, il a pris en votre nom comme au sien l'engagement de veiller à sa garde. Cet engagement, officiers, sous officiers et soldats, nous mettrons tout notre honneur à le remplir avec fidélité."

L'épée resta sur le cercueil jusqu'au 18 février 1843 jour où, pour préparer la construction du monument sous le dôme, le cercueil fut transféré dans la chapelle Saint-Jérôme. Elle fut alors portée solennellement dans le cabinet du gouverneur et placée dans un reliquaire où elle fut conservée jusqu'au 21 mai 1853. Le prince Jérôme fit alors disposer dans la chapelle Saint-Jérôme, au milieu des drapeaux conquis dans la campagne de l'an XIV, un nouveau reliquaire où elle fut exposée avec le chapeau et les insignes de la Légion. Enfin, le 2 avril 1861, le monument étant terminé, elle fut déposée dans la cella pratiquée dans la crypte en face de la tombe.

Cette cella, fermée par une grille d'acier, est revêtue de parois de marbre noir sur qui sont gravés les noms des victoires ; elle est pavée de mosaïques représentant les insignes impériaux. Au fond, se dresse la statue colossale de Napoléon en costume impérial, l'œuvre la plus noble de Simart. Au devant de la statue, un autel de bronze doré a été préparé pour l'épée et le chapeau d'Austerlitz. Des deux côtés de l'autel, des trépieds en bronze doré que gardent des aigles essorantes portent les soixante drapeaux que l'empereur fit remettre au Sénat après la campagne de l'an XIV. Une lampe en bronze, toujours allumée éclaire seule la cella.

Cela fut ainsi durant quarante-cinq années. Cela était pour toujours. Celui là est sacrilège qui porte la main sur les tombeaux. Quelque chose de mystérieux et de surhumain émanait de cette chapelle funéraire. Près du tombeau, dans l'ombre où on les entrevoyait seulement, cette épée et ce chapeau, cette statue de marbre, ces drapeaux, élevaient les âmes, leur professaient la noblesse, la valeur, et, comme on l'a si bien dit, l'énergie. C'étaient les reliques de la Gloire, les reliques de notre France militaire, et il nous semblait, à nous rêveurs, que, quelque jour, à cet autel, les chefs de notre armée viendraient, avant les suprêmes combats, aiguiser leurs épées vengeresses.

FREDERIC MASSON,
De l'Académie française.

Le Coup d'Aile

Par la tristesse grise de ce matin d'avril, Ahmed ben Aïssa, le plus humble "khammès" du caïdat de Béjà, s'occupait à nettoyer son champ. Pendant qu'à son côté, assis sur leurs talons à la mode arabe, deux garçonnets, dont une gandourah crasseuse et effilochée voilait mal la nudité bronzée, jouaient aux osselets, lui, courbé vers le sol, en arrachait les herbes parasites et les cailloux buveurs de sève.

Et le seul geste de ses mains laborieuses peinant à fouiller le sol pour l'émonder et l'enrichir symbolisait éloquemment la condition douloureuse du "khammès" tunisien, sorte de serf attaché à la glèbe, esclave résigné des grands propriétaires indigènes qui lui concèdent le droit de vivre et de faire vivre sa famille sur leurs domaines contre la formidable redevance de son travail incessant, de ses sueurs et de ses privations.

Soudain, dans le silence de cette scène champêtre, le bruit d'un galop vainqueur se perçut. Au loin, sur la route qui vient de Béjà, un cavalier se profila, dont l'ample manteau bleu flottait à l'air matinal comme une oriflamme de ciel.

—C'est un spahi de l'Oudjak, papa, dit l'un des garçonnets. Où peut-il bien courir aussi vite?

Ahmed ben Aïssa, tout à sa besogne, ne leva pas la tête. En homme sage, il dédaignait les spectacles futiles et sans nouveauté. C'est qu'il en avait vu bien souvent dans sa miséreuse existence—plus souvent qu'il n'eût voulu ! — de ces fringants spahis de l'Oudjak, qui sont l'expression brutale de la puissance des lois. Chaque fois qu'il était en retard pour le paiement de l'impôt, le caïd lui en dépêchait un, avec mission de lui faire comprendre, par la menace, par les insultes et même par les coups, que le premier devoir d'un musulman, si pauvre soit-il, est de pourvoir, dans une proportion déterminée, aux besoins du gouvernement.

Donc, Ahmed ben Aïssa n'interrompit point son travail. Mais, comme il était bon père, il ne négligea pas de répondre à l'interrogation de son enfant.

—Il se rend sans doute chez Ouled-Mendras. On prétend qu'ils refusent de payer la medjba, et le caïd doit être furieux. En tout cas, moi, j'ai payé.....

C'était là l'affirmation non d'une conscience tranquille, mais d'une conscience qui cherche à se tranquilliser. Ahmed ben Aïssa, bien qu'ignorant et dépourvu de finesse, savait par expérience, qu'on n'est jamais certain d'en être quitte avec les lois....

Cependant, le spahi était arrivé à la hauteur du champ. D'une tirée brusque sur la bride, il immobilisa sa monture.

—Oh là ! Ahmed, es-tu sourd que tu tiens la tête baissée quand on vient te rendre visite ?

Le khammès, effaré, se redressa et, timidement, fit observer :

—Mais j'ai payé la semaine dernière..... Que me veux-tu ?

—Le contrôleur civil t'attend. Laisse ton champ et reviens avec moi à Béja. J'ai ordre de te ramener.

Ahmed n'eut pas un mot, pas même une pensée de révolte contre l'injonction brutale. Le contrôleur civil l'attendait, c'est à-dire le chef du caïd, grand maître reconnu, celui qui commande à tous après Allah et Mahomet. Quelle faute avait-il donc commise, sans s'en douter que la juridiction pourtant formidable du caïd ne suffit pas à châtier ?

Et sans un regard à ses enfants qui, avec l'insouciance de leur âge, avaient repris leur jeu d'osselets, il suivit le spahi majestueux.

Le contrôleur civil de Béja, M. Klepper, est un gouverneur de belle allure : deux mètres de haut, une moustache blonde qui barre le visage d'un trait héroïque, une voix puissante habituée au commandement, et des yeux pleins de franchise et d'énergie. Devant lui, Ahmed, tout recroquevillé de peur, se sentit faible et presque coupable.....

Mais M. Klepper, très doucement, s'approcha du khammès, lui mit paternellement la main sur l'épaule, et dit

—Ahmed ben Aïssa, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer. Ton frère, le tirailleur, Saïd ben Aïssa, vient de mourir au Maroc.

Sous le choc de la nouvelle inattendue, le bonhomme eut un sursaut. Sur sa joue brûlée par le soleil, une larme coula. Mais le fatalisme musulman domine les douleurs les plus violentes.

—Que la volonté d'Allah soit respectée ! fit-il simplement.

Le contrôleur civil continua :

—Ton frère était un bon guerrier ; il a trouvé la mort en combattant courageusement, il a péri dans un tourbillon de vaillance et de gloire.

La gloire.... Qu'est-ce que cela peut bien être, la gloire, dans l'âme ignare d'un khammès? Ahmed, pourtant, se redressa, comme si un peu de cette gloire dont son frère s'était fait un linceul, venait l'ennoblir aussi.

—C'est la France, ben Aïssa qui te parle aujourd'hui par ma bouche, reprit M. Klepper, et qui te félicite d'avoir eu un frère tel que Saïd. Sais-tu pourquoi il n'est plus ? Parce que, dans le feu de la bataille, ayant vu tomber le lieutenant Pol Boulhant, son chef, il a voulu se jeter à son secours, ou arracher son cadavre à l'ennemi.... C'est comme cela qu'il est mort, d'une balle traîtresse, mais il fut doublement héroïque, puisqu'il fit le sacrifice de sa vie à son chef d'abord, à la France ensuite.

A ce récit fait d'une voix grave et scandée à la manière arabe, Ahmed haletait. Dans ses yeux, d'ordinaire éteints, passaient maintenant des visions de carnages et de chevauchées brillantes. Ce n'était plus le khammès abruti par de longues années de servage et de souffrances, c'était le descendant glorieux des soldats du Prophète, des conquérants de jadis, qui frissonnait à la parole chaude du contrôleur.

—Au nom de la France, Ahmed, je te donne l'accolade....

C'en était trop. Le bonhomme, transfiguré, se jeta aux pieds de M. Klepper, et, lui ayant pris les mains pour les couvrir de baisers, il s'écria radieux et la narine palpitante

—Je suis heureux que mon frère soit mort ainsi.

Le conseil municipal de Béja vient de donner le nom de Saïd ben Aïssa à une rue de l'antique cité. Quant au Khammès Ahmed, il s'est remis à la tâche obscure et déprimante de sa vie. Ses yeux se sont de nouveau endormis dans la réalité servile, et son cœur a déjà perdu le souvenir de la minute émouvante, parfumée de poudre et de sang.

Le coup d'aile a passé....

Edition Hebdomadaire de "L'Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.